L'Abeille de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureaux: 323 rue de Chartres
Entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 19 juillet 1906.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens. No 121 rue Carondelet.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin.	88	31
Midi.....	96	36
3 P. M.....	92	33
6 P. M.....	86	30

LA

Révolution Russe.

La révolution russe n'a pas changé d'aspect en ces dernières semaines. Elle n'est ni plus avancée ni moins forte qu'il y a un mois, et si de nouveaux facteurs ne venaient pas d'entrer en jeu on ne pourrait prévoir à qui restera finalement la victoire, au gouvernement ou aux revolutionnaires.

Les terroristes continuent à assassiner des personnages politiques: gouverneurs, chefs de police, généraux: à soulever des bandes de paysans ignorants qu'ils lancent à l'assaut des biens des propriétaires et qui parcourent les campagnes, pillant, incendiant, tuant, accumulant les ruines sur leur passage.

Mais ces désordres, si désastreux qu'ils soient, ne diffèrent nullement de ceux qui les ont précédés; ils en ont le même caractère spontané et violent, mais ils restent isolés les uns des autres et ne sont pas le résultat d'un plan combiné de longue main et mis à exécution sur un mot d'ordre.

D'ailleurs, le gouvernement, et cela lui a été relativement facile, quoiqu'il ait dû montrer une extrême rigueur en certaines occasions, a eu promptement raison de tous les mouvements révolutionnaires, où qu'ils se soient produits, et il n'y a pas de raisons pour qu'il ne réduise pas sans grand délai ceux qui se produisent aujourd'hui.

D'autre part, les relations entre la Douma, le nouveau Parlement russe, et le gouvernement n'ont guère changé ces temps dernierr.

Il semblerait même qu'elles sont aujourd'hui moins tendues qu'il y a un mois, les députés semblant montrer moins d'intransigeance dans leurs réclamations et le gouvernement ayant fait quelques nouvelles concessions. Le Tsar lui-même a fait preuve de beaucoup de modération, et de désir de pacification en signant récemment, contrairement à l'avis de ses ministres, la loi allouant un gros crédit pour secourir les victimes de la famine, loi adoptée par la Douma.

La révolution en était donc ces jours ci au même point qu'il y a un mois, quand un nouveau facteur est intervenu, un facteur qui va probablement faire pencher la balance du côté du gouvernement.

Il y a eu des soulèvements, des incendies, des attentats dans presque toutes les parties de l'immense empire russe, mais c'est en Pologne que le mouvement révolutionnaire a été jusqu'ici le plus accentué et où il est évidemment le mieux organisé; c'est sans aucun doute cette province que le gouvernement du Tsar a surveillé avec le plus d'attention.

Or, deux parties de la Pologne d'une superficie et d'une population à peu près égales à celles que détient la Russie, appartiennent respectivement à l'Allemagne et à l'Autriche, et les souveraines de ces deux pays, l'empereur Guillaume et l'empereur François-Joseph, craignent, non sans quelque raison, que la révolution ne gagne leurs territoires.

Aussi ont-ils résolu, au cas où la révolution russe prendrait un caractère plus sérieux, d'intervenir conjointement avec la force armée dans la Pologne entière. Et le Tsar aurait accepté ce plan, qui lui laisserait toute la liberté pour réprimer la rébellion dans le reste de son empire.

C'est un coup rude porté aux révolutionnaires russes, et il est douteux qu'ils puissent jamais triompher. Il vaut peut-être mieux pour le peuple russe qu'il en soit ainsi. On ne lui retirera pas les concessions qui lui ont été faites, et avec son parlement il pourra, s'il reste pacifique, marcher à de nouvelles libertés.

Origines de l'appendicite.

Dans le débat soulevé par M. le professeur Dieulafoy au sujet des fausses appendicites et la lutte qu'il avait entreprise contre les chirurgiens trop enclins à manier le bistouri pour opérer d'appendicite des malades ne souffrant que d'entérocolite ou de typhlocolite, médecins et chirurgiens avaient laissé dans l'ombre la question la plus importante de toutes: l'origine de cette affection intestinale.

D'après M. le professeur Blanchard, qui prit ces jours derniers la parole à l'Académie de médecine de Paris, en un très grand nombre de cas, la cause première de l'appendicite est due à des vers intestinaux.

Ces vers, de dimensions plus ou moins importantes, attaquent la muqueuse qui tapisse la paroi intestinale et provoquent souvent des lésions graves, qui sont le point de départ de l'appendicite.

"En mai 1901, le professeur Metchnikoff, ajoute M. Blanchard, fit part de trois cas caractéristiques d'individus atteints de crises appendiculaires à répétition. Ayant fait l'examen microscopique des produits rejetés par l'intestin, M. Metchnikoff constata la présence d'œufs d'ascarides lombricoïdes et de trichocéphales."

Un grand nombre d'observations ont été faites à ce sujet par M. Guiard, qui a constaté que, dans la plupart des cas d'appendicite, on trouvait de ces vers dans la région de l'appendice. Mis en déroute par un traitement approprié, l'appendicite disparaissait.

M. Blanchard déclare "qu'il est autorisé par M. Metchnikoff à dire que dans plus de quarante circonstances, il a vu disparaître les phénomènes d'appendicite, lorsque les helminthes avaient disparu".

Ces vers ne se nourrissent que de sang, ils pénètrent dans les tissus, touchent les ramifications nerveuses qui se trouvent dans le voisinage et produisent ainsi ces premières douleurs en "coup de pistolet", si vives, qui dénotent l'approche de l'appendicite.

"Le traitement est très simple", conclut M. Blanchard. Si l'appendicite est due à des helminthes, ce qui peut être très facilement contrôlé, on doit ordonner un traitement antihelminthique, faire prendre aux enfants comme aux adultes du "thymol", en ayant soin d'empêcher les malades d'absorber de l'alcool pendant le traitement, car l'alcool rend le thymol toxique.

M. Blanchard a proposé enfin à l'Académie de voter un vœu contre l'arrosage des plantations maraîchères par des engrais.

MANUEL GARCIA.

Manuel Garcia, nous l'avons annoncé dès la première heure dans nos dépêches, vient de mourir en Angleterre, dans sa résidence de Cricklewood. L'année dernière, à Londres, on avait célébré son centenaire. A cette occasion, un banquet avait été donné en son honneur à l'hôtel Cecil et ses admirateurs lui avaient offert son portrait par Sargent.

Manuel Garcia appartenait à une dynastie célèbre dans l'art du chant. Il était le frère de la Malibran, immortalisée par les stances de Musset, et de Mme Pauline Viardot, l'illustre cantatrice qui, lors de la reprise d'"Orphée" en 1860, fit du chef-d'œuvre de Gluck une véritable création. Il était né à Madrid le 17 mars 1805. Son père, Manuel del Popolo Vicente Garcia, avait débuté dans la carrière musicale, à l'âge de six ans, comme enfant de chœur de la cathédrale de Séville. Engagé à dix-sept ans au théâtre de Cadix, il avait parcouru l'Espagne, l'Italie, la France, l'Angleterre, également acclamé comme chanteur et comme compositeur, car il avait écrit une trentaine d'opéras-comique, dont le moins oublié est le "Calife de Bagdad". La beauté de sa voix, l'entrain, la verve de son jeu lui valurent des triomphes. "J'aime, disait Garat, la fureur andalouse de cet homme." Rossini trouva en lui l'interprète idéal de son Almaviva et lui confia ce rôle en 1819 quand le "Barbier de Séville" fut joué à Paris pour la première fois. Manuel del Popolo Vicente Garcia eut l'honneur et la hardiesse d'inaugurer les grandes tournées artistiques d'outre-mer. En 1825, il partit avec sa famille pour les Etats-Unis; le succès fut colossal, les bénéfices énormes; mais des brigands attaquèrent la troupe sur la route de Mexico à Vera Cruz et enlevèrent la caisse sociale. Manuel del Popolo Vicente revint en Europe plus pauvre qu'il n'était parti.

Son fils Manuel avait manifesté dès l'enfance un goût très vif pour les études scientifiques. Mais le père n'admettait point qu'aucun Garcia fût infidèle aux muses; il lui fit apprendre l'harmonie à l'école de Fétis, lui enseigna lui même les principes du chant et l'emmena en Amérique. Au retour, Manuel, dont la voix avait toujours été médiocre, s'assura une place de commissaire dans l'armée française et la garda jusqu'à la prise d'Alger. Il fit ensuite sa médecine, s'attachant spécialement à l'étude des organes vocaux et présenta à l'Académie des Sciences, en 1840, un "Mémoire sur la voix humaine". Nommé par Auber professeur de chant au Conservatoire, il y demeura jusqu'en 1848. A cette époque, il accepta les mêmes fonctions à la "Royal Academy de Londres"; il devait les conserver pendant quarante-sept ans.

Définitivement établi en Angleterre, Manuel Garcia reprit avec plus d'ardeur que jamais ses travaux scientifiques. En 1854, il inventa le laryngoscope; l'année suivante, il fit à la Royal Society, une communication des plus remarquables sur le rôle de la glotte et des cordes vocales dans la production du son. L'intérêt de ces recherches n'était point seulement théorique. Jenny Lind, quand elle devint l'élève de Garcia, avait une voix des plus défectueuses; les conseils, la méthode, on pourrait dire le traitement de son maître, firent de cette mauvaise voix l'une des plus magnifiques que l'on ait entendues.

Parmi les innombrables élèves qu'il a formés tant à Paris qu'à Londres, beaucoup sont devenus célèbres; il suffira de citer, avec Jenny Lind, Mmes Mathilde Marchesi, Christine Nilsson, Antoinette Sterling, MM. Santley et Stockhausen. Manuel Garcia avait quitté, en 1895, sa chaire de professeur à l'Académie royale de musique. Il ne donnait plus que des leçons particulières; encore était-il suppléé le plus souvent par son fils, M. Gustave Garcia, héritier de sa méthode et de son enseignement. Jusqu'à la fin de sa vie, Manuel Garcia avait conservé une santé admirable. Resté vif d'allure et d'esprit, il parut, l'an dernier, le plus jeune des convives qui célébrèrent son centenaire.

Octave Feuillet et Champlieu.

Le théâtre antique de Champlieu a donné, récemment une représentation dramatique:

"Iphigénie en Aulide," d'Euripide, adaptée par M. Moréas, et déjà représentée avec grand succès à l'Odéon, à Orange, Athènes, et le "Cyclope," adapté par M. Alfred Poizat.

Voici ce qu'écrivait Octave Feuillet sur les ruines de Champlieu:

"Un jour qui m'a laissé un très doux souvenir, c'est le premier jour de mon arrivée: c'était un dimanche, entre deux séries. On était dans l'intimité la plus étroite du palais, une quinzaine en tout. Après le déjeuner, qui fut très gai, avec une bonne petite conversation générale sur des niganderies, sur la beauté, sur les nez sur les bouches, on alla visiter à trois lieues de là des ruines gallo-romaines situées dans un village nommé Champlieu. Il n'y avait que trois voitures. J'étais dans la seconde avec trois dames. Il faisait un joli temps d'automne. Nous traversâmes toute la forêt dans sa partie la plus sauvage, rencontrant çà et là des bûcherons et des bûcheronnes avec des bourrées et des coiffes du temps des fées; ils accouraient, la bouche ouverte, disant: "C'est l'empereur avec sa suite", et les dames de rire en montrant toutes leurs dents sous leurs petits chapeaux à panaches.—Quand on approcha de la lisière du bois, toute la population des environs accourut, le curé et le vicaire en tête, suivant les voitures chapeau bas, avec des clameurs frénétiques. On arriva aux ruines, qui sont sur un grand plateau découvert, au milieu d'un champ, et entourées d'un rang de palissades peu élevées. La foule se pressait autour de ces barrières. On se promena pendant plus d'une heure dans l'enceinte des ruines, exactement comme nous à Hambye ou à la Chapelle-sur-Vire, par petits groupes animés et rieurs. J'examinais tout seul un fragment de colonne, quand une voix grave et nonchalante me dit: C'est curieux, n'est-ce pas?" Je me retournai, c'était l'empereur, qui se promenait seul aussi: et nous fîmes conversation sur cette colonne, un moment après, il se faisait montrer la ligne de circonvallation d'un ancien camp de César, et faisait là dessus ses observations: "Mais où prenait il de l'eau? On ne peut pas vivre sans eau!" et là dessus, il s'adressait aux paysans qui bordaient l'enceinte, et les questionnait sur les ressources du pays.—L'impératrice et la duchesse d'Albe allaient de leur côté, escaladant et riant; puis, à un certain moment, je me trouvai près de l'impératrice qui allait et venait sur les ruines d'un ancien temple, et qui paraissait en conversation très animée avec M. de Talleyrand: j'entendis "qu'elle lui disait: "Mais, "marquis, il est naturel qu'on ait hâte de quitter "un lieu où l'on se sent ingor-"tun!!!"—Elle répétait son rôle, et moi de me tordre. Puis, on retourna comme on était venu, mais encore plus gaîment, parce qu'on se connaissait mieux. Avant dîner, le préfet du palais me dit que je devais donner le bras à la duchesse d'Albe, et la placer à la droite de l'empereur. Vers le milieu du dîner, la duchesse s'étant trouvée mal, je restai par le fait à côté de l'empereur jusqu'à ce qu'on se levât de table. Enfin, cette journée me parut très douce et très intéressante. Je sens que je vous la gâte."

LES ROMANS DE ZOLA.

M. Henri Massis a écrit un volume pour nous expliquer "comment Emile Zola composait ses romans". Cet ouvrage de critique et d'analyse lui a été inspiré par l'étude des manuscrits, des notes et des plans du romancier. Ces documents inédits confirment le caractère artificiel, voulu de l'œuvre de Zola, les vues étroites et un peu bornées de son esprit. M. Massis montre très bien comment l'auteur part toujours d'une idée générale, admise "à priori", bâtit son système et n'emprunte à l'observation, à la nature ou à l'expérience que les faits qui semblent prouver sa thèse. Cette méthode, Zola l'avait adoptée dès sa jeunesse, quand il s'était persuadé, par la lecture des ouvrages de Taine, que l'avenir était au roman scientifique. Car il eut de très bonne heure, contrairement à Balzac, la vision nette de ce qu'il voulait faire et de l'ordonnance générale de ses œuvres futures. C'est après coup, quand la "Comédie humaine" était déjà à moitié faite, que Balzac découvrit le plan où il la fit entrer; Zola arrêta tout de suite les grandes lignes de son épopée bourgeoise. En décidant d'écrire "l'Histoire naturelle d'une Famille sous le second Empire", il fixa, dès l'origine, ses idées, son style et son mode de travail pour plus de vingt années. Cet abus de la volonté et du système est le grand défaut de son œuvre, celui qui la rendra caduque; son observation, faite de parti pris, n'est pas toujours sincère; elle n'est jamais émue. La vie n'a eu aucune influence sur l'écrivain qui se flattait le plus de la faire passer dans ses romans.

WEST END.

Les divers numéros du programme de West End sont extrêmement intéressants, et ils sont exécutés avec un talent qui provoque les applaudissements.

Les autres attractions, le kinodrome, le concert, etc., contribuent au succès de la soirée.

Un futur Empereur d'Allemagne.

Une photographie naguère populaire en Allemagne montrait "quatre empereurs" réunis sur la même image: Guillaume Ier, Frédéric III, Guillaume II et, dans les bras de ce dernier, le kronprinz actuel, Frédéric Guillaume. La mort a enlevé, coup sur coup, Guillaume Ier et Frédéric III. Et il ne reste plus pendant nombre d'années que deux empereurs vivants. Depuis quelques jours, cependant, ils sont trois. Comme nous l'annoncions l'autre jour un enfant mâle est né au prince héritier en sa villa de Potsdam. L'impératrice d'Allemagne se trouvait au chevet de l'accouchée, mais on a remarqué l'absence de la mère de la princesse, la grande duchesse Anastasie de Mecklemburg-Schwerin. Guillaume II qui vient de partir pour sa croisière annuelle dans les mers du Nord a appris par le télégraphe sans fil qu'il était devenu grand père. On donne les meilleures nouvelles de la mère et de l'enfant. Celui-ci recevra, dit-on, au baptême, le nom de Guillaume.

Le prince héritier Frédéric Guillaume, fils aîné de l'empereur d'Allemagne actuel, est né au Palais de Marbre de Potsdam, le 6 mai 1882. Le monde parle tellement de son père (et son père parle tellement au monde) que sa personnalité de futur empereur en reste plongée dans une obscurité assez profonde. On sait pourtant que le "kronprinz" actuel est imprégné d'esprit militaire, qu'il est un excellent cavalier, qu'il adore les enfants et qu'il joue fort passablement du violon. Il porte au violon la passion que son illustre ancêtre Frédéric II ressentait pour la flûte. Lors de ses fiançailles, une photographie répandue à foison montrait le "kronprinz" jouant de son instrument favori, tandis que celle qui devait devenir sa femme tenait le piano. On comparait naturellement cette image à la toile célèbre qui montre Frédéric II jouant de la flûte et se faisant accompagner par l'illustre Jean Sébastien. A noter aussi la ressemblance physique qui s'observe à tant d'années de distance entre ces deux membres de la maison de Hohenzollern. Le "kronprinz" a le front fuyant du Grand Frédéric et sa bouche et son nez si caractéristiques.

La "kronprinzessin" est de quatre ans seulement moins âgée que son jeune mari. Elle est née à Schwerin, le 20 septembre 1886. Elle s'appelait avant son mariage la duchesse Cécile de Mecklemburg-Schwerin. Elle est la deuxième sœur du duc actuel. Sa mère, la grande-duchesse Anastasie, âgée aujourd'hui de quarante-six ans seulement, était d'une beauté légendaire; mais son existence fut attristée par la maladie, puis par la mort prématurée de son mari. Elle en a gardé, dit-on, une humeur capricieuse. Son indépendance et son orgueil sont aussi de notoriété publique dans l'empire. La grande duchesse Anastasie n'a pas toujours vécu en bonne intelligence avec ses parents allemands. Elle est Russe et n'a jamais pu s'acclimater absolument dans la petite cour étrangère où le destin l'a condamnée à vivre. La grande-duchesse Anastasie tient à la famille impériale de Russie par des liens étroits. Son père était le grand duc Michel Nicolaïévitch, fils du tsar Nicolas. Le grand-duc Michel vécut longtemps en qualité de gouverneur dans le Caucase. C'est là que la mère de la "kronprinzessin" allemande passa ses jeunes années. Elle y contracta des habitudes de vie large et y prit un goût de la liberté qui soulèvèrent bien des difficultés à Schwerin. Sa très grosse fortune lui assurait toutefois une parfaite indépendance. La seule "kronprinzessin" est assurée de posséder un jour 75 millions, ce qui est beaucoup pour une princesse allemande.

Lorsqu'on apprit le mariage du prince héritier avec la fille de la grande-duchesse Anastasie, on manifesta dans les milieux loyalistes d'Allemagne une certaine inquiétude. On craignait de retrouver chez la "kronprinzessin" l'humeur indépendante et orgueilleuse de sa mère. Mais il semble que ces appréhensions aient été vaines. Et le cadeau que l'héritière du trône vient de faire à l'empire contribuera sans doute à lui attirer les sympathies de ses futurs sujets.

Tremblement de terre dans le Nouveau Mexique.

Albuquerque, N. M., 19 juillet—Un grand nombre de réfugiés sont arrivés aujourd'hui dans cette ville venant de Socorro, N. M., où de nombreuses secousses sismiques se sont faites sentir depuis le 2 juillet.

La plupart des habitants de Socorro craignant pour leur vie se sont réfugiés à Santa Fe, Albuquerque et El Paso.

Le reste de la population campe dans des tentes ou en plein air et a eu ces jours derniers beaucoup à souffrir des fortes pluies qui se sont déversées sur la région.

—Topeka, Kansas, 19 juillet—Le bureau central de la compagnie de chemin de fer Atchinson, Topeka and Santa Fe a reçu aujourd'hui des avis indiquant que le trafic était grandement entravé sur les lignes du Nouveau Mexique à la suite des tremblements de terre de ces jours derniers.

D's éboulement de terrain ont recouvert la voie en plusieurs places et de nombreux ouvriers sont occupés à son déblaiement.

Santa Fe, N. M., 19 juillet—Plusieurs légères secousses sismiques ont été enregistrées ce matin dans la région de Socorro. Il n'y a pas eu de dommages sérieux. L'état de panique qui régnait parmi la population commence à disparaître et de nombreux habitants regagnent leurs demeures.

Seules les maisons de construction légère ont souffert du tremblement de terre et les dégâts qui au premier abord avaient été jugés considérables se réduiront en somme à quelques milliers de dollars.

La plus grande partie de la population est encore campée en plein air, mais si les secousses n'augmentent pas d'ici à la fin de la semaine il est probable que le calme sera complètement rétabli dans la ville.

—o—

Les expériences de M. Santos Dumont.

Paris, 19 juillet—M. Santos Dumont a commencé aujourd'hui des expériences avec une machine volante qu'il vient de terminer. Cette machine a la forme d'un oiseau énorme.

Elle mesure une longueur de 300 pieds, pèse 320 livres et est actionnée par un moteur de 24 chevaux. Pendant les expériences d'aujourd'hui la machine est restée suspendue à un ballon, mais à l'avenir M. Dumont espère se passer de l'aide d'un aérostat.

—o—

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 83 Commencé le 14 avril 1906

SANG MAUDIT

PAR

ELY MONTCLERC

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE D'AMOUR

V

Suite

Marianna s'était relevée l'insulte aux lèvres.

—Et vous, prononça-t-elle, cessez de me braver, si vous tenez à éviter du bruit.

Des hommes payés par moi sont postés sur la route, prêts à répondre au moindre appel.

Ajoutez un mot et je crie que vous m'avez frappée devant votre maîtresse ...

Cette fois, Harold se tut.... la perfidie de cette âme abjecte le confondait.

Il se contenta de lui montrer la porte d'un geste.

—C'est bon, j'ai fait ce que je voulais, je puis partir, répondit Mme de Rochester. Et je pars bien heureuse, bien tranquille, car je me suis vengée.

Vous saurez ainsi, cher comte qu'il est imprudent de s'attaquer à moi. Je me venge toujours et ma vengeance dépasse généralement l'offense qui me fut faite.

Tenez, puisque vous souhaitez devenir le parent de M. de Monestrange il vous renseignera.... il vous apprendra que le malheur est entré chez lui du jour où il me fit affront.

Si vous souhaitez de plus amples détails, je suis à même de vous en fournir.

—Vipère! je vous ai commandé de partir! Obéissez, taisez-vous!

—Je pars parce que cela me plaît, riposta l'odieuse femme dans un rire effrayant; quant à me taire, jamais!

On parle au Buisson du retour prochain de M. de Monestrange, nul doute que vous sympathisiez.

Demandez-lui donc s'il sait pourquoi, la nuit qui précéda son mariage, Mlle Marie-Thérèse Duquesne se suicida? S'il l'ignore, ainsi que je le suppose, moi je pourrai le renseigner.

Quant à vous, cher comte, je doute que vous trouviez beaucoup d'agrément désormais dans ce pays. On y clabaude ferme à votre sujet, je vous en avertis; on sait qui vous êtes, et l'on vous blâme énergiquement d'avoir, bien que marié, fait la cour à une honnête fille.

De sorte que la voilà compromise irrémédiablement!

C'en était trop. Harold, avec un cri de fureur, courut sur la misérable.

Oh! il lui rentrerait dans la gorge ses insolences! Qu'elle ne comptât plus sur sa pitié maintenant qu'elle l'avait poussé à bout. Mais, à la faveur de l'obscurité, Marianna put lui glisser des mains.

Ce fut une course insensée, une poursuite farouche.

Butant contre les bordures de buis, déchirant sa robe aux branches, la comtesse fuyait, saisie d'une terreur qui lui coupait la voix.

Mourrait-elle donc au moment du triomphe, quand elle venait de satisfaire sa rancune?

Non; un mauvais ange la protégeait, sans doute; cette infernale créature n'avait pas encore semé assez de souffrances et de deuils autour d'elle.

A l'instant même où le maître du Chêne-Rouge saisissait sa femme par la jupe une ombre se profila sur l'allée.

C'était Joseph, attiré par le bruit de la dispute, qui survenait, portant une fanterne....

Profitant du trouble de son adversaire, du secours inattendu qui lui arrivait, Marianna, qui n'était plus qu'à quelques pas de la porte, se jeta sur la route d'un bond.

—Qu'y a t il donc, monsieur Montaigu? interrogea d'une voix haletante le domestique.

—Un malheur.... je vous expliquerai....

Mais venez, venez vite, Joseph. Mlle Denise a perdu connaissance; elle est sur le banc derrière la maison.

—Oh! mon Dieu! quelle aventure! pourvu que cette pauvre madame ...

Avec la fenêtre ouverte.... ce serait la tuer du coup!

Ils se précipitèrent.

Denise, enveloppée de sa robe blanche, gisait, la tête sur le banc, le corps à terre.

Dans la chambre, derrière ces rideaux de mousseline, la malade s'agitait en balbutiant des appels entrecoupés.

—Denise! Denise! bégayait sa voix chevrotante.

—Occupez vous de mademoiselle, moi je cours auprès de madame, souffla Joseph.

Bientôt il apparaissait au chevet du lit, et donnait à boire à l'infirme.

—Denise? où est-elle? insistait Mme de Monestrange. Il me semble que .... j'ai entendu des voix....

Jamais, depuis sa seconde attaque, la paralytique n'avait aussi longuement parlé.

D'ordinaire, elle ne s'exprimait que par monosyllabes.

—Mademoiselle est malade, je la remplace, affirma le brave homme, qui sentait comme une coulée de glace dans ses veines.

Il venait de penser subitement que proches de la mort, les agonisants recouvrent pour de courtes minutes leur lucidité....

—Si c'était la fin, songea-t il, si cette scène l'avait achevée?... Si elle "passait" pendant que M. Richard est au loin?....

Que le bon Dieu nous épargne cela.... et nous la conserve encore quelques jours.... que son enfant puisse au moins lui fermer les yeux....

Denise reprit connaissance dans la salle à manger, où Montaigu, fou d'inquiétude, l'avait transportée.

Depuis une demi heure, elle était en syncope....

Quand elle rouvrit les yeux, Harold, qui sanglotait à ses genoux, la vit promener autour d'elle le regard absent, de ceux qui reviennent des frontières de la vie.

Puis, apercevant affaissé devant elle le maître du Chêne-Rouge, elle se souvint et sentit à son cœur la morsure du doute.

Cet homme qu'elle avait aimé, cet être de loyauté, de droiture, d'honneur était le mari de l'odieuse Rochester.... il avait vendu son nom pour de l'argent .... lui.... il adorait donc comme les autres l'abject veau d'or?

Pourquoi, pourquoi, lui avait-il menti de la sorte? pourquoi à l'aide d'un mirage de vertu l'avait-il séduite?....

Et maintenant c'était fini! il s'écroulait son triste rêve d'amour.... l'idole aux pieds d'argile venait de se briser, et stupide, la malheureuse en contemplait les débris informes....

—Mon trésor, enfin.... vous voilà remise.... murmura Montaigu en lui prenant les mains pour les baiser.

Dieu que j'ai eu peur ma bien-aimée! Je croyais que cette affreuse syncope allait vous emporter!

—Plût au ciel que je fusse morte, répondit douloureusement la jeune fille.

Ainsi du moins j'aurais fini de souffrir....

—Hélas! et moi, moi? Je ne trouve point une parole pour vous consoler ....N'avais-je pas raison, dites, Denise, quand je voulais partir?....

Près de deux mois se sont écoulés depuis ce moment. Vous seriez résignée, vous auriez gardé de votre pauvre ami un bon souvenir, vous vous seriez épargné surtout, ces luttes qui nous brisent l'un et l'autre.

La jeune fille soupira; elle mit ses mains aux épaules de Montaigu et le regarda fixement.

—Oh, cela eût mieux valu; aujourd'hui je le sens.

Je ne saurais pas ce que je sais.... je n'aurais point à vous à vous juger....

—A me juger? qu'ai-je fait pour mériter un blâme?

Est ce ma faute, Denise, si je vous aimai, si je me suis pris à votre charme? .... Soyez juste, reconnaissez la vérité. N'ai je pas tout essayé au contraire pour m'arracher de vous avant qu'il fût trop tard?....

Vous ai-je caché l'obstacle? vous ai je laissé le moindre espoir? Non.... et vous avez voulu quand même que je reste....

Mon seul tort fut de vous obéir, d'espérer que l'impossible se réaliserait.... d'être faible enfin devant notre amour.

—Notre amour! murmura l'aînée.

C'est vrai, nous nous sommes bien aimés de tout notre cœur, du fond de l'âme.

Elle était pure, cette tendresse, comme un pur cristal; aucune pensée mauvaise ne la venait ternir et malgré moi je me surprenais à imaginer mon existence entière passée auprès de vous ainsi qu'une amie fidèle.

Oh! Harold, pourquoi ne m'avez vous pas fait connaître la seule chose qu'il eût fallu m'ap-